

DIDIER DUMAS

L'homme Adam et la divinité une et multiple qui le créa

Décryptage de la causerie du 9 juin 1999

La mythanalyse est une discipline indispensable à la compréhension des formes collectives et sociales de l'esprit. Dans ma pratique, c'est, tout d'abord, une discipline qui cherche à comprendre le sens et la structure de ces « rêves collectifs » que sont les mythes. Dans l'exercice de mythanalyse que je vais, aujourd'hui, essayer de faire pour vous, il va s'agir d'explorer la façon dont s'est constituée la croyance en un dieu unique.

Il n'y a, par exemple, rien de commun entre Jésus et le Christ. Jésus est un prophète juif condamné à la croix par le Romain qui s'inscrit en tout point dans la lignée des prophètes bibliques. Alors que le Christ est une création mythologique ultérieure : une création mentale collective qui, s'étant constituée après la mort de Jésus, a eu besoin, pour pouvoir assurer sa déification, de faire croire que ce n'étaient pas les Romains, mais les Juifs, qui l'avaient tué. Jésus n'a pas été tué par les Juifs. Il a, tout au plus, été livré aux Romains par quelques prêtres qui étaient les « juifs pétainistes » de l'époque. Ce qui veut dire que penser comme l'a fait et continue à le faire la chrétienté, que Jésus a été tué par les juifs, ne repose pas sur une *vérité historique*, mais sur une *vérité fantasmatique* que l'on appelle mythologique du fait qu'elle est collective. Voilà en quoi les mythes sont des rêves ou des fantasmes collectifs.

Qu'ils soient personnels ou collectifs, les fantasmes influent sur la vie relationnelle. Ils nourrissent la créativité. Ils sont à l'oeuvre dans l'intersubjectivité. Ils peuvent aussi être terriblement destructeurs, comme lorsqu'ils explosent dans la folie. Dans leurs formes individuelles, les « pathologies du fantasme » sont ce qu'on appelle les perversions et les psychoses. Dans leurs formes collectives, ce sont les désordres civils, les guerres de religions, les génocides et le fascisme. On peut, par exemple, soumettre à la même analyse la folie et le fascisme : considérer l'hitlérisme comme une « psychose sociale ». Le génocide nazi peut alors apparaître comme l'expression psychotique, la « psychose » ou ce « cancer social », d'une tradition religieuse qui s'est installée en mettant ses « parents », les juifs, en position d'assassins.

Conçu à l'aide de l'outil transgénérationnel, l'inconscient collectif est un peu différent de celui de Jung. Les mythes sont, comme les croyances et les fantasmes, des productions de l'esprit, mais des productions qui sont collectives. Sur le modèle où les fantasmes se constituent dans l'enfance et l'historicité personnelle, les mythes se construisent dans le temps et l'histoire. C'est sous le poids de l'histoire et de la psyché collective que l'homme Jésus s'est, peu à peu, transformé pour engendrer le Christ. Auparavant, le dieu de la Bible a, lui aussi, été l'objet d'un phénomène de mythologisation semblable. L'histoire, la civilisation et le temps en ont fait un dieu unique, punisseur, sévère et « jaloux », alors que lorsqu'on ouvre la Genèse, il n'a pas encore ce visage. Nous allons donc aborder la figure du dieu biblique de différentes façons. Tout d'abord, en considérant comment il apparaît dans la bouche de l'homme. Quels sont les différents noms qui lui sont donnés dans la Genèse. Mais aussi, qui est-il pour Adam et Eve, et pourquoi ceux-ci sont-ils créés deux fois.

Prenons, pour commencer, le texte des six premiers jours de la Création dans la traduction oecuménique qui est commune à toutes les religions chrétiennes. En la comparant à celle d'André Chouraqui qui, elle, est l'une des plus proches du texte hébreu, nous allons très vite découvrir comment la dogmatique du dieu unique a dû, pour pouvoir s'imposer, tout bonnement, dénaturer le texte :

Lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre, la terre était déserte et vide, et la ténèbre à la surface de l'abîme; le souffle de Dieu planait à la surface des eaux, et Dieu dit : « Que la lumière soit ». Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne. Dieu sépara la

lumière de la ténèbre. Dieu appela la lumière « jour » et la ténèbre il l'appela « nuit ». Il y eut un soir. Il y eut un matin : premier jour.

Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ! » Dieu fit le firmament et il sépara les eaux inférieures au firmament d'avec les eaux supérieures. Il en fut ainsi. Dieu appela le firmament « ciel ». Il y eut un soir, il y eut un matin : deuxième jour.

Dieu dit : « Que les eaux inférieures au ciel s'amassent en un seul lieu et que le continent paraisse ! » Il en fut ainsi. Dieu appela « terre » le continent : il appela « mer » l'amas des eaux. Dieu vit que cela était bon.

Ce troisième jour se termine par la création des végétaux. Le quatrième, Dieu crée les « luminaires du Ciel », le cinquième, les oiseaux et les poissons, et le sixième la faune terrestre dont l'homme et la femme. Nous sommes au verset 24 :

Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, petites bêtes et bêtes sauvages selon leur espèce ! » Il en fut ainsi. Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce et toutes les petites bêtes du sol selon leur espèce. Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! » Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa; mâle et femelle, il les créa. Dieu les bénit et Dieu leur dit : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre ! »

Dieu dit : « Voici, je vous donne toute herbe qui porte sa semence sur toute la surface de la terre et tout arbre dont le fruit porte sa semence; ce sera votre nourriture. À toute bête de la terre, à tout oiseau du ciel, à tout ce qui remue sur la terre et qui a souffle de vie, je donne pour nourriture toute herbe mûrissante ». Il en fut ainsi. Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : sixième jour.

Telle est la fin du premier chapitre. Le second traite du Jardin d'Éden, mais avant d'aborder la façon dont Eve et Adam y sont matérialisés, arrêtons-nous sur les deux scansions de ce texte qui y jouent le rôle de « rimes signifiantes » : *Il en fut ainsi* et *Dieu vit que cela était bon*.

Il en fut ainsi est une ponctuation verbale qui apparaît pour la première fois, à la fin du deuxième jour, après que Dieu ait créé un « firmament » séparant les « eaux d'avec les eaux ». Ce qu'André Chouraqui traduit par :

Elohîm dit : « un plafond sera au milieu des eaux : il est pour séparer entre les eaux et entre les eaux. Elohîm fait le plafond. Il sépare les eaux sous le plafond des eaux sur le plafond. Et c'est ainsi. Elohîm crie au plafond « Ciel ». Et c'est un soir et c'est un matin : deuxième jour.

Dans le texte originel, le terme hébreu que les traductions chrétiennes traduisent par « Dieu », est celui qu'André Chouraqui, utilise ici : *Elohîm*. Or, si ce spécialiste des langues anciennes considère que l'on ne peut pas traduire *Elohîm* par « Dieu », c'est parce qu'en hébreu, *Elohîm* est un pluriel. La traduction littérale de ce texte n'est donc pas : « Dieu dit : « qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ! » Mais : « Les dieux dirent qu'il y ait un plafond au milieu des eaux pour séparer les eaux entre les eaux ! »

Telle est la première dénaturation de ce texte qui est aussi être la plus admise ou la plus intouchable. Car, d'après Henry Corbin¹, en dehors de Fabre Olivet qui traduit *Elohîm* par « l'Être-des-êtres » ou « Lui-les-Dieux », les traducteurs de la Bible évitent soigneusement de prendre en compte ce pluriel. Nous verrons comment il s'éclaire lorsqu'on le confronte aux autres appellations

¹ Henry Corbin *Le paradoxe du monothéisme*, L'Herme, Paris, 1981.

désignant Dieu dans la Genèse. Revenons tout d'abord à ces deux petites phrases qui scandent les six premiers jours de la Création.

Il en fut ainsi marque l'apparition du temps. Cette phrase ponctue l'apparition d'une existence nouvelle. Or, en hébreux, « exister » se dit : « être le temps ». On ne dit pas : « j'existe ». On dit : « je suis le temps ». Cette ponctuation verbale signale ainsi tout à la fois l'apparition du temps et de l'existence, rendus possibles par une double séparation, celle, le premier jour, de la lumière et de la ténèbre à laquelle succède, le second, l'installation d'un « plafond » qui sépare les eaux célestes des eaux terrestres, mais en les séparant, écrit Chouraqui, « entre les eaux ».

En recopiant ce verset, j'en cherchais le sens. Je me demandais ce que pouvait symboliser ce « plafond » que les dieux, les *Elohîm*, installent « entre les eaux », et la réponse m'a été donnée par un lapsus. Le lapsus est une pensée qui va plus vite que la conscience, ce qui explique qu'il puisse, certaines fois, l'éclairer. C'est ce qui s'est passé là. Au lieu d'écrire : « un plafond sera au milieu des eaux », j'ai écrit : « un plafond sera au milieu des yeux ».

Les yeux sont en effet les eaux du visage, celle du haut du corps. Ce sont deux miroirs d'eau qui trônent au milieu du visage. Mais ce sont surtout des plans d'eau ou des miroirs qui, s'intercalant entre la réalité extérieure et la réalité intérieure de l'individu et qui les reflètent toutes deux. Comme sur tout miroir, la réalité extérieure peut se refléter sur les yeux, mais ce n'est pas là le reflet le plus surprenant de cet organe. Dans les yeux, le plus surprenant est qu'ils puissent refléter la profondeur de l'âme ou, comme le disent les acupuncteurs, que *Shen*, l'esprit, y apparaisse dans sa brillance la plus pure.

Les yeux séparent ainsi la réalité matérielle de la réalité mentale et, dans la mesure où nous ne voyons pas le monde tel qu'il est, ni même, comme nos yeux le perçoivent, mais comme notre cerveau nous le présente, la réalité mentale est un « univers à part entière ». Les images à travers lesquelles nous percevons le monde ne correspondent que partiellement à ce qu'est la réalité extérieure. Ce sont des images créées par le cerveau et celui-ci les crée, en utilisant beaucoup plus sa mémoire des formes et des objets que ce que les yeux ont perçu. Il y ajoute toutes sortes de choses, comme les lignes franches ou les couleurs.

Au niveau du corps de l'homme, ce « plafond » que les *Elohîm* installent pour séparer les eaux célestes des eaux terrestres, correspond donc bien, aux « eaux du visage », aux yeux, qui séparent la réalité terrestre, matérielle, de celle, mentale qui la perçoit.

Cette symbolique des « eaux » est aussi celle des eaux foetales de l'homme en gestation, d'Adam, dans lesquelles la lumière et la ténèbre ne sont pas encore séparées. Ou celle du sperme, tel qu'on le concevait, à cette époque, par exemple, dans la Grèce Ancienne, comme un concentré de corps et d'esprit produisant à lui seul l'embryon. Ce qui faisait que la mère était considérée comme un lieu de passage et que les enfants grecs ne devaient, tant le corps que l'esprit, qu'aux testicules de leur père. Ces « eaux » peuvent aussi évoquer le premier des « trois trésors » de la médecine chinoise qui sont les trois niveaux où s'appréhende la vie d'un être humain : *Jing*, l'essence, le principe de base de la constitution physique, *Chi*, le souffle, l'énergie qui lui donne sa mobilité, et *Shen*, le niveau spirituel, le système de représentation, la faculté de jugement et le vouloir. Elles évoquent d'autant mieux *Jing* que ce terme signifie en Chinois, tout à la fois, le premier des « trois trésors », le sperme et la pupille. Mais dans la Bible, si *Jing*, « l'eau de vie », se retrouve dans la symbolique des « eaux du visage » qui séparent l'univers physique de l'univers mental, c'est parce que cela évoque une conception de l'homme qui est celle de la Genèse.

Qu'il s'agisse d'Adam ou de Noé, la Bible présente l'homme, comme le produit d'un métissage entre deux mondes ou deux univers. Le monde, céleste, des dieux qui l'ont conçu à leur image et d'où il tient ses structures mentales. Celui, terrestre, du corps, de sa matérialité, qui, pris à même la terre, ne lui permet guère de se différencier des autres mammifères. Référé à cette conception de l'homme, ce plafond symboliquement installé « entre les eaux », c'est-à-dire autant « entre les yeux

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

», à la frontière du physique et de la pensée, qu'au centre des essences dont sont constituées nos cellules, représente celui où ces deux mondes se séparent et se réunissent tout à la fois.

Il en fut ainsi ponctue l'apparition d'une existence nouvelle, celle de l'être et du temps. *Dieu vit que cela était bon*, indique la direction que prend le temps ou en symbolise la flèche.

Le terme employé, ici, « bon », se retrouve au chapitre suivant, au jardin d'Eden, dans les caractéristiques de l'arbre de la Connaissance : l'arbre du bon et du mauvais, du viable et du non-viable. Or qu'est-ce que la Connaissance, si ce n'est le produit de la coexistence, en l'homme, de ces deux mondes dont il est constitué ?

La séparation des deux mondes est associée à l'apparition de l'être et du temps. Elle symbolise ce qui sépare ou différencie, l'univers spirituel de celui du corps. Or, la première chose qui différencie l'univers de l'esprit de celui de la matière est qu'ils n'entretiennent pas du tout le même rapport au temps. Ce sont deux mondes unis en l'homme du fait que le corps et l'esprit forment une même entité, mais deux mondes néanmoins séparés, en lui, car n'étant pas soumis aux mêmes lois. L'esprit peut se déplacer dans le passé ou devancer le futur. Le corps évolue, lui, irrémédiablement du passé vers le futur. Ce qui, en d'autres termes, signifie que dans l'univers spirituel, celui de l'esprit, du rêve et des dieux où le temps est réversible, alors que dans celui de la matière et du corps, il ne l'est pas. Voilà, à mon sens, ce que balise, ici, ce « bon ». Il marque le passage d'un univers céleste, dans lequel le temps est réversible, à un univers terrestre dans lequel il ne l'est pas.

Le texte nous présente des dieux, des *Elohîm*, qui veillent sur l'apparition de l'être et du temps, en étant attentifs à ce que la création du monde aille dans le *bon* sens. Si l'on transcrit cela de nos jours, où la charge qui était à l'époque celle des guérisseurs, des mages, des devins et des prêtres est devenue celle des psychologues, des psychiatres et des psychanalystes, on pourrait dire que les *Elohîm* veillent de toute leur « neutralité bienveillante » à la naissance de l'être et du temps. Le texte les présente en effet dans une position assez similaire à celle du psychanalyste qui, silencieux, ne dit rien, en étant pourtant très attentif à ce que ses clients retrouvent le sens et le goût de la vie. Les dieux veillent ici à ce que le temps aille dans le bon sens, comme le fait le psychanalyste dans l'espace plus restreint de son bureau. Car de quoi proviennent les souffrances mentales ? Elles proviennent toujours de quelque chose qui va à contretemps, à l'encontre de sa propre évolution. Retrouver la santé mentale, c'est retrouver le sens de la vie. Ne plus s'immobiliser dans un temps régressif ou involutif. Dans les termes bibliques, c'est pouvoir à nouveau, « être le temps », retrouver le « bon temps », le sens terrestre du temps qui n'est jamais rien d'autre que celui de sa propre évolution. Ce qui pose la question du sens et nous y amène.

Qu'est-ce que le sens dans la vie mentale ? Nous disposons d'un cerveau capable de reconstruire la réalité qui nous entoure et permettant à la conscience de s'exprimer à travers un système de représentations assez complexe qui associe les sensations aux images et aux mots. Ce système de représentations n'est toutefois pas la dimension la plus mystérieuse de notre fonctionnement mental. Que nous puissions trouver sens à la vie, que nos structures mentales puissent donner du sens aux choses qui nous entourent, l'est autrement plus, et cela d'autant plus si l'on considère l'origine du sens.

L'origine du sens ne se situe, ni dans les mots, ni dans les images, mais dans le registre mental le plus frontalier de l'inconscient, celui qui s'en différencie le moins : les sensations. Elle se situe dans le couple plaisir-déplaisir. C'est ce que représente dans le texte biblique, l'arbre du bon et du mauvais. Mais c'est aussi la dualité par laquelle le bébé prend le train de la vie. Pour un bébé, va dans le bon sens, le sens de sa vie et de son évolution, ce qui procure du plaisir, et va en sens inverse, se signale comme un danger d'involution, ce qui lui procure du déplaisir. Or, comme la vie mentale du bébé dépend de la façon dont les autres le prennent en charge, en psychanalyse, on ne peut guère aborder la question du sens indépendamment de son truquage.

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

Ce truquage provient de ce que Lacan a appelé, en référence aux parents dont dépend le bébé, l'*Autre* ou le « Grand autre ». Le truquage du sens provient des parents. Par exemple, lorsqu'ils prennent plaisir à battre l'enfant ou font tout pour le lui laisser croire. Celui-ci est alors confronté à un dilemme. Si ses parents lui disent qu'ils n'agissent ainsi que pour son bien, pour pouvoir continuer à les aimer, il lui faut alors impérativement considérer comme bon ce qu'il ressent comme mauvais, et l'une des façons qu'il a, alors, de s'en sortir, est de mettre en place une structure masochiste. Le sens, ainsi truqué, s'exprime dans ce que la psychanalyse appelle le « déni » : la coexistence normalisée de deux énoncés contradictoires qui pourront être dans ce cas : « Oh là, là ! Que les coups font mal ! Mais, quand même, qu'est-ce qu'ils sont délicieux quand c'est papa qui les donne pour me prouver son impérieux amour ! » Les perversions sont l'expression la plus commune, de ce trucage du sens dans lequel les parents ont enfermé l'enfant. Étymologiquement, « pervers » signifie « voie à l'envers » et, en médecine chinoise, ce qu'on appelle un « pervers » est une énergie qui va en sens inverse.

L'arbre de la Connaissance est celui de la transmission de la vie. C'est l'arbre de l'involutif et de l'évolutif. On peut donc y voir l'arbre du sens. Ce qui nous amène à la seconde création, celle du septième jour dont je vous lis les premiers versets de la traduction œcuménique :

Le ciel et la terre et tous leurs éléments furent achevés. Dieu acheva au septième jour l'oeuvre qu'il avait faite, il arrêta au septième jour toute l'oeuvre qu'il faisait. Dieu bénit le septième jour et le consacra car il avait alors arrêté toute l'oeuvre que lui-même avait créée par son action. Telle est la naissance du ciel et de la terre lors de leur création. Le jour où le SEIGNEUR Dieu fit la terre et le ciel, il n'y avait encore champs, et aucune herbe des champs n'avait encore germé, car le SEIGNEUR Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol: mais un flux montait de la terre et irriguait toute la surface du sol Le SEIGNEUR Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant. Le SEIGNEUR Dieu planta un jardin en Eden, à l'orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. Le SEIGNEUR Dieu fit germer du sol tout arbre d'aspect attrayant et bon à manger, l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais².

L'arbre de la Connaissance n'apparaît pas au cours des six premiers jours de la Création, mais le septième, après qu'Adam a été matérialisé dans de la glaise, car au cours de six premiers jours, l'homme et la femme ne sont pas créés dans leur corps, mais dans leur âme. Les *Elohîm* les créent, « à leur image », c'est-à-dire à l'image du monde des dieux : dans leur âme et non dans leur corps. N'ayant pas de structure physique, ils ne sont pas encore assujettis à un temps terrestre, fléché du passé vers le futur. Alors qu'une fois incarnés, il leur faudra savoir vivre, comme tout humain, dans un corps soumis aux lois de la matière et du temps. Ce savoir-vivre, nécessaire à la vie, est ce que le mythe d'Adam et Eve, appelle la Connaissance.

La Connaissance est représentée par un arbre, un symbole qui évoque la généalogie, car c'est un savoir dont la principale caractéristique est de se constituer dans la succession des générations. Le savoir vivre de l'homme n'est pas plus conscient qu'inconscient. Il est les deux. Il peut se manifester, soit de façon consciente, par exemple, sous forme de pensées constructives, soit de façon inconsciente, sous formes de symptômes qui entravent, alors, autant sa vie que celle des autres. Mais, qu'il se présente comme du savoir ou du défaut de savoir, dans les deux cas, le savoir vivre n'a pas d'autre source que la façon dont il a été transmis par les parents.

Balisé sur ses côtés par ce que sait naturellement le corps, ce qui est *bon* ou *mauvais* pour lui, l'arbre de la Connaissance pousse du monde du Bas, celui de la terre et l'incarnation, vers le monde du Haut, celui des dieux et de l'esprit. Il fleurit dans la sexualité. Il ensemence la succession des

² Genèse 2, 1 à 9. Tr. Oecuménique.

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

générations. Mais s'il peut le faire, nous dit ce mythe, c'est grâce à la coexistence, en l'homme, des deux mondes dont il est issu, celui, immatériel des dieux et de l'esprit dans lequel son âme a été créée au cours des six premiers jours de la Création, et celui, matériel, de la terre dans lequel il a, le septième, été doté d'un corps. C'est ce que symbolise le fait que les « eaux du visage », les yeux, se retrouvent dans la sexualité d'Adam et Eve. C'est l'un des aspects les plus frappant de ce mythe. La sexualité de l'homme et de la femme n'y est présentée qu'à partir d'un seul organe, les yeux, qui, comme nous venons de le voir, symbolise le lieu où ces deux mondes sont tout à la fois, unis et séparés en l'homme. Prenons le texte :

Le serpent était la plus astucieuse de toutes les bêtes des champs que le Seigneur Dieu avait faites. Il dit à la femme : « Vraiment! Dieu vous a dit : "vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin"... » La femme répondit au serpent : « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : "Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas afin de ne pas mourir" ». Le serpent dit à la femme : « Non, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance de ce qui est bon ou mauvais ». La femme vit que l'arbre était bon à manger, séduisant à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance. Elle en prit un fruit dont elle mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea. Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes³.

Ce qu'il faut tout d'abord remarquer ici est qu'il n'est question, ni de faute, ni de péché. Eve est présentée comme une jeune adolescente qui ignore encore tout de la sexualité. Elle ne sait du fruit interdit, que ce que son papa lui en a dit, que la sexualité est liée à la mort. C'est ce qu'elle déclare au serpent qui lui répond : « Mais non, vous ne mourrez pas. Ton papa le sait très bien. Il sait que si vous goûtez au fruit de l'arbre, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux. Vous vous sentirez dégagés du poids du corps et de la gravité terrestre, hors temps et hors espace. Et, percevant ainsi le monde des *Elohîm* dont vous êtes issus, vous comprendrez ce qui est *bon*, ce qui perpétue la vie et la succession des générations, et ce qui est *mauvais*, ce qui l'entrave et y met terme ».

Ce serpent n'a rien d'un diable. C'est un initiateur qui annonce la suite de l'histoire : ce qu'Adam et Eve vont devoir découvrir avec leurs trois premiers enfants, Caïn, Abel et Seth. Car, si l'on réfère ses paroles aux six premiers jours de la Création, il leur dit : « Vous comprendrez ce qu'est le *bon* et le *mauvais* en comprenant qu'être le temps, exister dans l'incarnation terrestre, c'est investir le temps de la succession des générations ou de l'arbre de la Connaissance ». Adam et Eve mangent donc le fruit de l'arbre. Leurs yeux s'ouvrent. Ils se voient nus et ils fêtent ce qu'ils viennent de découvrir, en se faisant, non pas des pagnes, mais des ceintures. André Chouraqui traduit, en effet, ce verset ainsi :

Les yeux des deux se dessillent, ils savent qu'ils sont nus. Ils cousent des feuilles de figuier et se font des ceintures.

Le passage des « ceintures » aux « pagnes » va dans le sens de l'interprétation chrétienne qui a voulu voir dans ce verset, une découverte de la pudibonderie. Mais c'est là aussi, où l'on voit que nos bons prêtres n'ont rien compris à la symbolique de ce texte qui, à une époque où le mot fantasme n'existait pas, situe dans l'activité oculaire ce qui caractérise la sexualité humaine. La seule chose qui différencie notre sexualité de celle des autres mammifères est d'être langagière, et tout le monde sait qu'à défaut de pouvoir se dire autrement, l'amour s'exprime en premier par les yeux. C'est ce que représente ici l'ouverture des yeux d'Adam et Eve qui s'ouvrent sur la nudité de leurs jardins intérieurs. Voilà comment l'amour est présenté dans la Bible. Non pas comme le mal,

³ Genèse 3, 1 à 7. Tr. Oecuménique.

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

la faute ou le péché, mais comme l'un des lieux privilégiés de la rencontre des deux mondes dont l'homme est constitué. Deux mondes qui sont, tout à la fois, celui du Haut et celui du Bas, celui de la tête et celui des pieds, celui de l'esprit et celui du corps. Mais qui sont, tout d'abord, celui du Ciel et des six jours où l'homme et la femme ont été créés dans leur âme, et celui de la Terre et du septième jour où ils l'ont été dans leur corps.

L'interprétation la plus fréquente de cette double création consiste à voir dans les six premiers jours, le stade foetal de l'être humain, et dans le jardin d'Eden, l'enfance d'Adam. Ce qui n'est qu'à moitié recevable, car dans la Bible, le « jardin » est, comme dans la plupart des mythologies, un symbole de l'utérus. C'est ce qu'il symbolise dans le dialogue amoureux du Cantique des cantiques dont je vous lit quelques versets :

Lui : Tu es un jardin verrouillé ! Ma soeur, ô fiancé e ! Une source verrouillée, une fontaine scellée e !

Elle : Éveille-toi Aquilon, Viens, Autant ! Fait respirer mon jardin, et que ses baumes ruissellent ! Que mon chéri vienne à son jardin, et en mange les fruits de son choix.

Lui : Je viens à mon jardin, ma soeur, ô fiancée; je récolte ma myrrhe et mon baume, je mange mon rayon avec son miel, je bois mon vin avec mon lait⁴.

Dans la mythologie du jardin d'Éden, l'arbre qui symbolique le fonctionnement de l'utérus, ou plutôt du cordon ombilical, n'est pas l'arbre de la Connaissance, mais celui qui pousse à ses côtés, l'arbre de Vie, l'arbre auquel l'homme n'a pas accès. L'arbre de Vie symbolise la façon dont le corps pousse tout seul. Il représente la biologie du corps, elle-même gouvernée par les couches les plus profondes de l'inconscient. Dans l'histoire d'Adam et Eve, c'est cette dimension de l'inconscient qui reste sous la gouverne de Dieu. L'arbre de Vie est une divinité universelle. On le retrouve dans toutes les cultures. Ce qui est propre à la Bible est d'en faire une instance dont l'homme est radicalement séparé après avoir été chassé de l'Éden. Il représente donc l'inconscient dans sa dimension la plus opaque, celle du biologique qui pousse tout seul sans impliquer le conscient.

Lorsque, reprenant Lacan, les psychanalystes disent que « l'inconscient est le discours de l'Autre », cela signifie que l'inconscient est, en nous, la marque qu'imprime, dans notre construction mentale, la façon dont nos parents nous ont conçus, désirés, pensés et attendus. L'inconscient est alors autant les paroles qu'ils ont échangé, que les fantasmes et les non-dits avec lesquels ils nous ont faits. Car, si la sexualité humaine se différencie de celle des autres mammifères en tant qu'elle se construit, s'exprime et se répare dans la parole, c'est du même coup sa dimension langagière qui se transmet dans les relations de filiation et la vie mentale. En d'autres termes, cela veut dire que, si la conception d'un enfant implique deux temps, un premier où l'on en décide, en le concevant dans la parole, et un second où on le fait dans le corps, ce n'est pas la seconde, mais la première de ces deux conceptions qui détermine sa santé mentale. C'est, à mon sens, sur ce modèle qu'il faut comprendre la double création de l'homme, car c'est le modèle de l'éthique parentale sur lequel repose toute la moralité sexuelle de la Genèse.

Le mythe d'Adam, Eve et de leurs trois premiers enfants, ne présente pas la sexualité comme une « faute ». C'est à propos du meurtre d'Abel qu'apparaît ce terme. Avec Caïn et Abel, le texte montre les dangers où l'homme met ses enfants lorsqu'il les fait dans le corps, sans les avoir conçus avant dans la parole. La seule morale qui en ressort est : Faites vos enfants sur le modèle où Dieu a conçu l'homme ! Concevez-les dans la parole avant de les faire dans le corps ! Ne faites pas comme Adam et Eve qui ont engendré Caïn et Abel sans en avoir parlé au préalable, ni projeté leur venue. La morale de ce mythe est donc à mille lieux de ce qu'en on fait les religions du Livre. Les religieux l'ont transformé en une histoire à l'eau de rose et l'ont savamment vidé de tout son

⁴ Cantique des cantiques, 12-16, 5.1, Tr. Oecuménique.

contenue philosophique. Chose plus grave, ils ont interdit toute possibilité de comprendre comment y est présentée la « difficulté de base » de l'être humain.

À notre époque, cette « difficulté de base » est ce qu'on appelle l'inconscient. C'est ce que l'on a refoulé, occulté, oublié ou jamais su, concernant ses propres origines. C'est une partie de sa vie mentale à laquelle l'individu n'a plus accès. Dans l'histoire d'Adam et Eve, c'est ce que représente le fait d'être définitivement privé de tout accès à l'arbre de Vie, en même temps que Dieu les chasse du jardin, de l'utérus, qui leur a donné corps. Or si, pour tout individu, l'inconscient est tout d'abord la texture des modalités par lesquelles ses parents l'ont conçu, pour Adam et Eve, cet « inconscient arbre de Vie », se situe dans la façon avec laquelle les *Elohîm* les ont conçus au cours des six premiers jours. Une fois incarnés, Adam et Eve ne peuvent plus savoir comment les *Elohîm* les ont conçus. Devant vivre dans un corps, ils en oublient leurs origines premières et il leur arrive ce qui arrive à bon nombre d'entre nous : ils ont tendance à prendre leur corps pour leur seule réalité. Du même coup, ils ne respectent plus leur filiation divine, ils oublient leur immortalité mentale, et c'est de cet oubli que vont surgir toutes les difficultés de leurs descendants.

Nous allons commencer par considérer la création d'Adam, Eve et de leurs descendants, à travers les diverses appellations de Dieu de la Genèse : *Elohîm*, *IHVH* et *Adonai*.

Revenons sur premier jour de la Création, en le prenant, cette fois, dans la traduction d'André Chouraqui :

ENTÊTE Elohîm créait les ciels et la terre, la terre était tohu-bohu, une ténèbre sur les faces de l'abîme, mais le souffle d'Elohîm planait sur les faces des eaux. Elohîm dit : « Une lumière sera ». Et c'est la lumière. Elohîm voit la lumière : quel bien ! Elohîm sépare la lumière de la ténèbre. Elohîm crie à la lumière : « jour ». A la ténèbre, il avait crié : « nuit ». Et c'est un soir et c'est un matin : jour un.

Le premier point de divergence entre la traduction oecuménique et celle d'André Chouraqui porte sur le premier mot du texte, en hébreu : *béréshit*, qui est l'un des mots de la Bible à avoir fait couler le plus d'encre et qui peut se traduire de plusieurs façons, par « au commencement », « entête » ou « genèse ». André Chouraqui souligne sa traduction par des majuscules pour indiquer que, dans la tradition mystique juive et plus particulièrement pour la kabbale, *béréshit* est la première clef de ce texte qui peut alors se lire d'une double façon : « En tête,... au moment où les *Elohîm* créaient, dans leur tête, le ciel et la terre, la terre était tohu-bohu... » Et : « au moment où les *Elohîm* créaient, en tête, le ciel et la terre (créaient, dans la tête de l'homme, ses structures mentales), la terre était tohu-bohu... »

Quant au pluriel d'*Elohîm*, le fait que Chouraqui se contente de reproduire le terme hébreu en évitant ainsi d'avoir à traduire plus explicitement ce qu'il signifie, « les dieux », est, je crois, un compromis entre son désir de rester au plus près du texte et le souci de ne pas trop heurter les religions du Livre qui n'aiment pas beaucoup que l'on touche à ce pluriel. Or, bien que je ne connaisse pas l'Hébreu, il me semble que celui-ci s'éclaire si on le réfère à un autre mot qui, dans la Genèse, est souvent associé à la symbolique de la terre, le mot « visage », qui en hébreu, se dit *panim* et a pour particularité de ne pas exister au singulier. Le texte parle des « visages de la terre ». Ce mot, *panim*, est employé dans l'histoire de Caïn, l'homme de la terre, le cultivateur, lorsque Dieu n'agréa pas son offrande, le voit qui, blêmissant, se décompose, et lui demande : *Pourquoi cela te brûle-t-il, pourquoi tes faces sont-elles tombées ?*⁵

Que le mot « visage » n'existe pas au singulier dans la langue biblique est certes une particularité de l'hébreu, mais une particularité qui met néanmoins l'accent sur le fait qu'un visage est quelque chose d'aussi complexe et multiple que l'esprit lui-même. Or, si l'être humain, qui a été

⁵ Genèse 4, 6 Tr. André Chouraqui.

conçu à l'image de Dieu, a plusieurs visages, il est logique que le dieu d'Abraham en ait aussi plusieurs.

Au niveau du pluriel d'*Elohîm*, il faut de plus considérer qu'à l'époque où a été écrit le texte, prétendre qu'il puisse n'exister qu'un seul dieu, aurait été la dernière des stupidités. À cette époque, chaque peuple, si ce n'est chaque famille, possède ses propres dieux et ceux-ci occupent beaucoup plus de place dans les « médias » que n'en occupent de nos jours les émissions de télévision. Le dieu de la Bible n'est donc pas plus un que multiple. Il est les deux. Il a plusieurs *panim*, plusieurs visages, plusieurs noms ou plusieurs façons d'apparaître, et c'est « à son image » qu'a été créé Adam et de ses héritiers.

À notre époque, on a pris l'habitude de considérer l'esprit comme un, alors qu'à l'époque de la Bible et longtemps après d'ailleurs, on le considérait comme constitué de plusieurs entités. On ne voyait pas l'esprit comme un, mais comme une somme d'instances, une pluralité d'esprits qui, dialoguant entre eux sur le mode où le font le *Moi*, le *Ça* et le *Surmoi* de la théorie freudienne, oeuvraient à son animation. Lorsqu'une femme tombait dans les pommes, on ne disait pas qu'elle « perdait son esprit », mais « ses esprits ». Or, il est plus juste de considérer l'esprit ainsi, sous l'angle de la pluralité, car la vie mentale n'existe pas dans l'unicité et la « qualité du Un ». Elle ne *prend corps*, ou ne se manifeste, que dans la dualité ou la « qualité du Deux » qui, en médecine chinoise, est la qualité du *Yin Yang*.

Les six premiers jours sont sous l'emblème du Deux. Pour les kabbalistes, ils le sont du seul fait que le texte s'ouvre sur la seconde lettre de l'alphabet hébraïque, le B de *béréshit*. Mais ils le sont aussi du fait que l'homme et la femme y sont créés ensemble, deux par deux, comme des êtres de communication, alors que dans la seconde création, ils sont matérialisés un par un, lui, avant les animaux, et elle, après. Ceux qui ont entendu ici, Alain Nicolier nous parler d'Emmanuel Swedenborg, ce chercheur scientifique et philosophe mystique suédois, contemporain de Voltaire, qui a passé la première moitié de sa vie à explorer la science, et l'autre à parler aux anges, se rappelleront que pour Swedenborg, l'ange n'existe pas au singulier. Les anges, dit-il, vont toujours deux par deux, ce qui paraît logique puisque ce sont des êtres de communication et que la communication est ce qui se passe entre deux polarités ou deux êtres.

Sous cet angle, *Elohîm* pourrait être une référence au fait que l'esprit transmis par Dieu à l'homme n'existe pas en dehors de la qualité du Deux. Une fois qu'Adam est incarné, son propre esprit lui devient invisible. Il n'apparaît plus que dans la parole. Il ne se perçoit que dans la relation à l'autre et la dualité. Et si, solitaire, Adam cogite ou réfléchit, il en est de même, car la pensée est, tout autant, assujettie à la qualité du Deux. Elle implique de pouvoir se dédoubler, d'instaurer une partie de soi qui s'adresse à l'autre. Un peu comme si le cerveau gauche où se situent les mots et le langage, consultait alors le cerveau droit qui, lui, recèle la mémoire des formes, pour prendre connaissance de la cartographie du territoire mental sur lequel se déploie la pensée.

En fait, ce pluriel renvoie plus simplement à la façon dont l'homme est créé « à l'image » des dieux. « *A l'image de Dieu, il le créa; mâle et femelle, il les créa* » : Ce verset laisse entendre que Dieu est lui-même « mâle et femelle ». C'est, je crois, la façon dont il faut comprendre que le pluriel qui désigne Dieu au cours des six premiers jours, puisqu'on en trouve confirmation dans le texte lui-même. La clef en est donnée, comme souvent dans la Bible, deux chapitres plus loin, après qu'Adam et Eve ont goûté au fruit de l'arbre défendu et que Dieu ait décidé de les chasser. Elle se trouve au verset 22 du troisième chapitre, qui est l'un des très rares endroits de la Genèse où Dieu s'exprime en disant « nous ». Après avoir vêtu de tuniques de peau à Adam et Ève, il explique ce qui vient d'arriver ainsi :

Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, par la connaissance de ce qui est bon ou mauvais. Maintenant qu'il ne tende pas la main pour prendre aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre à jamais⁶ !

Chassant les enfants de l'utérus où ils ont pris corps, Dieu se positionne comme l'un des deux membres d'un couple parental qui constate que son fiston a grandi : « Il est comme nous ! Dit-il. Il a découvert le bon et le mauvais ! On ne peut plus l'empêcher de vouloir vivre sa vie et de partir ! » Ce verset vise à justifier ou expliquer, une séparation, celle qui fait que Dieu et l'homme vivront dorénavant dans des mondes séparés. Ce « nous » est donc, le rappel d'une séparation, qui est symboliquement la même que celle du second jour au cours duquel les *Elohîm* ont séparé le monde du Haut où résident les dieux de celui du Bas où vivent les hommes. Voilà, à mon sens, en quoi le « nous » employé ici renvoie au pluriel d'*Elohîm*.

Le premier des visages, des *panim* de Dieu ou des *Elohîm*, le présente comme un couple parental. Ce qui est, en fait, assez cohérent, car dans la Genèse, Dieu n'est pas présenté en fonction de ce qu'il est ou n'est pas en soi, mais en fonction de ce qu'il représente dans la tête de l'homme. Symboliquement, de ce qu'il est dans son « entête », son *béréshit*, son point de départ ou son commencement. Or comme dans la tête de l'homme, d'Adam, il est le père, les différentes appellations de Dieu se réfèrent à la façon dont l'être humain perçoit son père aux différents stades de son évolution. Telle est, je crois, la seconde raison qui justifie que le dieu biblique soit tout à la fois un et multiple. Il l'est du fait qu'il est l'esprit. Il l'est aussi par ce qu'il est le père et que le père a plusieurs visages.

Dans la Genèse, Dieu n'est pas présenté comme le seul dieu, mais comme l'ancêtre originaire de tous les êtres. C'est le père de l'homme, mais c'est un père qui met aussi un certain temps à être reconnu comme tel, puisque cette reconnaissance ne commence à vraiment s'installer qu'avec Abraham. Le texte nous laisse donc entendre qu'il a fallu du temps avant que le dieu de la Bible puisse s'imposer comme le seul dieu du peuple Juif. Et, si cela a pu se faire, c'est parce que ce dieu a instauré une loi nouvelle dans laquelle il se définit comme le dieu des pères, de la paternité et des transmissions paternelles. En s'adjugeant ce registre, il est devenu le dieu garant de la santé de l'ethnie, celui dont dépend autant la santé de l'enfant que celle, sociale, du groupe. Puisque ce sont là, deux choses qui dépendent, en premier chef, de la qualité que prennent les transmissions paternelles dans la succession des générations. Il est donc, assez cohérent que ce dieu soit « un et multiple », puisque dans le développement de l'enfant, le père est, justement, la porte du un et du multiple.

La possibilité de s'identifier à un père est la première protection contre la psychose. Si l'enfant ne peut s'identifier qu'à sa mère, il en devient au mieux la réplique, le prolongement ou la « poupée russe ». Devenir lui-même implique de pouvoir s'identifier à deux parents. En s'identifiant à deux personnes, l'enfant est obligé de faire un choix dans ses identifications et c'est ce qui lui permet d'avoir des idées propres. S'il n'a qu'un seul parent, il ne peut pas se faire une idée personnelle du monde et des choses. Ce qui explique que les enfants de parents divorcés qui ne sont jamais d'accord sont souvent des adolescents qui se débrouillent bien mieux dans la vie que ceux dont des parents ont, toute leur enfance, essayé de parler comme un seul homme. C'est à ce niveau que le père est « la porte du Un ». L'identification au père est la clef du « devenir soi-même », celle qui permet de se considérer comme un individu séparé de sa mère et pouvant s'en passer. Si l'enfant est privé de toute possibilité de s'identifier à un père, il l'exprime par des troubles psychotiques, et c'est ce qui s'appelle, dans la théorie de Jacques Lacan, « la forclusion du nom du père ». Mais si le père est « la porte du Un », du soi-même, il est, du même coup, la « porte du multiple ». Car c'est, dans le droit de s'identifier à quelqu'un d'autre que sa mère, en s'identifiant à un père, qu'à travers

⁶ Genèse 3, 22. Tr. Oecuménique.

lui, on acquiert celui de s'identifier à tous les autres humains. Comme le met en lumière l'haptonomie, le rapport de l'être humain à son père se manifeste très tôt, dès le stade foetal. Le foetus reconnaît la voix de son père, et si celui-ci l'appelle par une impulsion de la main sur le ventre de son épouse, il y répond. Voilà de quoi éclairer un peu plus solidement en quoi le premier « visage » de Dieu, *Elohîm*, est une symbolique du couple parental. Reprenons les premiers versets de la Bible dans la traduction de Chouraqui :

« *ENTÊTE Elohîm créait les ciels et la terre, la terre était tohu-bohu* ». *Une ténèbre sur les faces de l'abîme, mais le souffle d'Elohîm planait sur les faces des eaux.*

Ce qui, au niveau de l'homme en gestation, d'Adam, peut se traduire par : « À l'époque où la création de l'homme était encore une affaire de tête (entre papa et maman), la terre était tohu-bohu (les corps de papa et maman étaient tohu-bohu) ». *Une ténèbre sur les faces de l'abîme* (une ténèbre recouvrait les *panim*, les visages de l'abîme), *mais le souffle d'Elohîm planait sur les faces des eaux* (mais le souffle de papa et maman planait sur les visages des eaux).

Des «eaux» au sein desquelles, ne l'oublions pas, le monde des dieux et celui de l'homme n'ont pas encore été séparés. Référée à ce que l'haptonomie nous apprend de la vie foetale, *Elohîm* renvoi ici incontestablement à la façon dont le foetus perçoit les souffles de son père. Les souffles, c'est-à-dire, autant sa voix que ses mains ou son sexe.

Elohîm symbolise la perception foetale du père. Alors que la seconde appellation de Dieu, *IHVH*, le tétragramme, renvoie à la façon dont le petit enfant le perçoit, ou plus exactement, à ce qu'il ne peut plus percevoir du père une fois qu'il est né, c'est-à-dire comment celui-ci l'a conçu.

IHVH apparaît au verset 4 du second chapitre. Dieu y change brusquement de nom au moment où il entreprend de matérialiser Adam. Prenons le début de ce chapitre dans la traduction d'André Chouraqui :

Ils sont achevés, les ciels, la terre et toute leur milice. Elohîm achève au jour septième son ouvrage qu'il avait fait. Il chôme, le jour septième, de tout son ouvrage qu'il avait fait. Elohîm bénit le jour septième. Il le consacre: oui, en lui il chôme de tout son ouvrage qu'Elohîm crée pour faire. Voilà les enfantements des ciels et de la terre en leur création au jour de faire IHVH Elohîm terre et ciels. Tout buisson du champ n'était pas encore en terre, toute herbe du champ n'avait pas encore germé: et le glébeux, point, pour servir la glèbe; Mais une vapeur monte de la terre, elle abreuve toutes les faces de la glèbe. IHVH Elohîm forme le glébeux - Adâm, poussière de la glèbe - Adama. Il insuffle en ses narines haleine de vie : et c'est le glébeux, un être vivant. IHVH Elohîm plante un jardin en Éden au levant. Il met là le glébeux qu'il avait formé.

Le second nom de Dieu, *IHVH*, symbolise ce qui, de Dieu, ne peut pas se dire. Il a donc pour principale caractéristique d'être imprononçable. Le tétragramme est plus un symbole visuel qu'un mot. C'est un mot exclu de toute prononciation et, en cela, intraduisible. La traduction oecuménique le traduit par : « le SEIGNEUR Dieu ». À ne retenir du terme original que les majuscules, elle en dénature le sens. La Bible de Jérusalem le traduit par: « Yahvé Dieu ». En voulant rendre prononçable un mot qui ne l'est pas, elle accentue le contresens de la première. Celle de Gilbert Werndorfer préfacé par Marc-Alain Ouaknin, le traduit par « L'éternel Dieu », ce qui ne restitue pas mieux la symbolique de cette seconde appellation. C'est donc là, où le point de vue d'André Chouraqui qui se refuse à traduire les noms de Dieu par d'autres mots que ceux du texte originel se justifie, puisque dans la mesure où elle est visuelle et non auditive, la symbolique du tétragramme est intraduisible.

Le fait qu'elle apparaisse au moment où Dieu matérialise Adam, indique que cette seconde « appellation » représente la façon dont l'homme perçoit Dieu, après qu'il ait été matérialisé. Une fois incarné, l'homme ne peut plus le percevoir dans la réalité extérieure. Dieu n'est plus du registre des choses observables. Il n'est perceptible qu'à travers le filtre de son propre esprit ou plutôt de son cœur. Il y a alors plus de chance de le percevoir en fermant les yeux qu'en les gardant

ouverts. Voilà pourquoi la seconde appellation de Dieu est une « appellation visuelle » et non auditive. Elle implique les yeux plus que les oreilles, ce qu'il faut ici aussi considérer en référence au second jour de la Création au cours duquel le monde du Haut, de l'esprit et des dieux, a été séparé de celui du Bas, de la Terre et des hommes par un « plafond » qui, au niveau du corps de l'homme, se situe symboliquement dans les yeux.

Le tétragramme représente le dessus de ce « plafond ». Il symbolise ce qui n'est pas représentable de Dieu, mais comme Dieu est avant tout dans cette histoire le père d'Adam, il représente aussi la façon dont la sexualité du père est irréprésentable à l'enfant. Il symbolise ce qui du père n'est pas perceptible en dehors d'un travail mental, c'est-à-dire d'un *travail de représentation* impliquant la parole et les mots. Il renvoie au fait que l'enfant ne peut pas imaginer qu'il est issu des testicules de son père sans une parole qui l'en informe. Les enfants savent naturellement qu'ils sont sortis du corps de leur mère, mais ils ne peuvent pas se savoir issus de celui de leur père sans ce travail mental que Freud a appelé l'oedipe.

La troisième appellation de Dieu, *Adonai*, apparaît dans la bouche d'Abraham : le premier élu de Dieu. Adam n'est pas l'élu de Dieu. Il est créé par lui, mais sa création s'avère à ce point insatisfaisante, qu'avec Noé, telle une bonne Pénélope, Dieu, se remet à l'ouvrage. Il refait tout ce qu'il a déjà fait. Il instaure la répétition qui structurera l'ordre terrestre. Abraham, lui, est l'élu. Il n'est pas le premier à reconnaître l'existence de Dieu, mais il est le premier évangéliste, le premier prophète, et donc le premier à se percevoir ou se reconnaître, comme « fils d'*IHVH* ». *Adonai* est ainsi le « petit nom de Dieu », celui par lequel l'élu s'adresse à lui dans ses prières et son intimité, c'est-à-dire « papa ». Donc, dans la logique qui fait de Dieu le père de l'être humain, *Elohîm* symbolise la façon dont le perçoit le fœtus, *IHVH*, ce qui n'est pas représentable de sa sexualité, et *Adonai*, « papa », son appellation sonore.

Adonai apparaît dans la bouche d'Abraham, au chapitre 15. Au précédent, le 14, il a pris part à la guerre qui ensanglante la région. Il a libéré Sodome et Gomorrhe pour venir en aide à son neveu Loth. Victorieux, il est accueilli en libérateur par les rois de Sodome et de Salem, et dînant avec eux, ils partagent le butin. Melchisédech, le roi prêtre de Salem, qui vénère *Él 'Éliôn*, « El, le Très-Haut », bénit Abraham en son nom, et lui en offre un dixième. Le roi de Sodome lui propose, lui, de prendre les biens et de lui laisser les personnes, et Abraham lui répond :

*Je lève la main vers le SEIGNEUR, Dieu Très-Haut qui crée ciel et terre: pas un fil, pas même une courroie de sandale! Je jure de ne rien prendre de ce qui est à toi*⁷.

Ce qui donne dans la traduction de Chouraqui :

J'ai levé la main vers IHVH, Él 'Éliôn, l'auteur des cieux et de la terre : du fil jusqu'au lacet de sandale, je ne prendrai rien de tout ce qui est à toi.

Ici, la traduction chrétienne n'est pas très claire. Le dogme de l'unicité de Dieu élimine toute la saveur de ce texte. Elle traduit « Él 'Éliôn » par « Dieu Très-Haut », ce qui ne permet pas de comprendre qu'en bénissant Abraham, Melchisédech ne se réfère pas au dieu d'Abraham, mais au dieu El, qui est le dieu le plus important des Cananéens. Alors que, dans la langue d'Abraham, en hébreu, *El* signifie également dieu, puisque c'est le singulier d'*Elohîm*. Ce qui modifie considérablement le sens de ce passage.

Abraham est présenté ici comme un évangéliste qui assume de faire la guerre, non pas pour amasser des biens matériels, mais pour la seule gloire de son dieu. Mais le texte présente aussi son dialogue avec Melchisédech comme un dialogue de sourds dans lequel chacun parle sa propre langue. Car, le sens que prend le texte dépend de celui qu'on donne à *IHVH*. Si l'on considère *IHVH* comme une appellation verbale, cela veut dire qu'Abraham répond à Melchisédech que le dieu El et *IHVH* sont une seule et même personne. Alors que si on considère

⁷Genèse 14, 22. Tr. Oecuménique.

IHVH comme une « appellation visuelle » et imprononçable, cela signifie qu'en répondant à Melchisédech : « J'ai levé la main vers (silence) le dieu Très Haut... » Abraham découvre ou pense à l'intérieur de sa tête qu'*Él'Éliôn*, le Très Haut, et *IHVH* sont une seule et même personne. C'est, à mon sens, de cette seconde façon qu'il faut comprendre ce verset qui se situe à la fin du chapitre et qui annonce le suivant où Dieu révèle à Abraham la vraie nature de sa mission. Prenons en les premiers versets dans les deux traductions. Nous allons voir que ce « Très Haut » dans lequel Abraham a vu *IHVH*, ne surgit pas ici pour rien.

Traduction œcuménique : *Après ces événements, la parole du SEIGNEUR fut adressée à Melchisédech dans une vision. Il dit : « Ne crains pas, Melchisédech, c'est moi ton bouclier; ta solde sera considérablement accrue ». Melchisédech répondit : « Seigneur DIEU, que me donneras-tu? Je m'en vais sans enfant, et l'héritier de ma maison, c'est Eliezer de Damas. Melchisédech dit : « Voici que tu ne m'as pas donné de descendance et c'est un membre de ma maison qui doit hériter de moi ».*

Traduction André Chouraqui : *Après ces paroles, la parole de IHVH était à Abrâm dans la contemplation pour dire : « Ne frémit pas Abrâm. Moi-même, bouclier pour toi, ton salaire sera fort multiple ». Abrâm dit : « Adonai ! Que me donneras-tu : je vais moi-même dénué et la gestion de ma maison est à un fils de Damèsseq : Eliezer ! Abrâm dit : « Voilà, tu ne m'a pas donné de semence. Voici, le fils de ma maison héritera de moi ».*

Comme si Abraham était encore sous le coup d'une puissante émotion, Dieu lui dit : « N'ai pas peur, je suis là ! » Et que lui répond Abraham ? Il lui fait une demande. Il l'invoque à propos de la stérilité de Sarah. Il lui adresse une prière. Ce passage est, en fait, la première prière de la Bible. Voilà donc à quoi correspond le troisième nom de Dieu. C'est celui qui sert à l'invoquer. *Adonai*, c'est la prière. Jusqu'à présent, ni Adam ni Noé n'ont jamais adressé la moindre demande à Dieu. Abraham est le premier qui lui adresse une demande, le premier qui demande quelque chose au père de l'être humain. Et que lui demande-t-il ? Il lui demande : « Papa comment fait-on fait les enfants ? »

Dieu révèle alors à Abraham que sa descendance sera aussi nombreuse, brillante et dispersée que les étoiles du ciel, en la lui esquissant sur quatre générations. Dieu laisse donc entendre ici pour la première fois qu'il n'est pas seulement le dieu-père de l'homme, mais aussi celui des pères, de la paternité et de la succession des générations, ce qui annonce la façon dont il se définira dans les Dix Commandements. Le chapitre suivant, le 16, traite de la naissance d'Ismaël. Au 17, c'est l'Alliance qui institue la circoncision. Dieu explique à Abraham la nature de son destin, et lui annonçant l'arrivée d'Isaac, il lui intime, à lui et à Sarah, de changer de nom.

Dieu dit à Abraham : « *Tu n'appelleras plus ta femme Sarai du nom de Sarai, car elle aura pour nom Sara. Je la bénirai et même je te donnerai par elle un fils. Je la bénirai, elle donnera naissance à des nations; des rois de peuples sortiront d'elle ». Abraham se jeta face contre terre et il rit; il se dit en lui-même : « un enfant naîtrait-il à un homme de cent ans ? Ou Sara avec ses quatre-vingt-dix ans pourrait-elle enfanter ? »*⁸

Un plus loin, c'est Sara qui l'apprend :

Le SEIGNEUR reprit : « Je dois revenir au temps du renouveau et voici que Sara ta femme aura un fils ». Or Sara écoutait à l'entrée de la tente, derrière lui. Abraham et Sara étaient vieux, avancés en âge, et Sara avait cessé d'avoir ce qu'ont les femmes. Sara se mit à rire en elle-même et dit : « Tout usée comme je suis, pourrais-je encore jouer ? Et mon maître est si vieux ! » Le SEIGNEUR dit à Abraham : « Pourquoi ce rire de Sara ? Et cette question : pourrais-je vraiment enfanter, moi qui suis si vieille ? » Y a-t-il une chose trop prodigieuse pour le SEIGNEUR ? À la

⁸ Genèse 17, 15 à 17. Tr. Oecuménique.

date où je reviendrai vers toi, au temps du renouveau, Sara aura un fils ». Sara nia en disant : « Je n'ai pas rit », car elle avait peur. « Si ! Reprit-il, tu as bel et bien ri ⁹ ».

Ici, Sarah et Abraham nous sont présentés à deux niveaux. D'un côté, ce sont de très vieilles personnes. Ils représentant l'ancien monde. De l'autre, on nous les montre comme des enfants oedipiens. Ils éclatent tous deux de rire, à tour de rôle, comme un petit garçon et une petite fille à qui l'on apprend qu'ils pourront, eux aussi faire un jour des enfants. C'est encore plus net pour Sarah que pour Abraham. On nous la présente comme une petite fille impubère qui, non seulement ne veut pas croire à une chose pareille, mais qui de plus ne veut même pas reconnaître qu'elle y pense : « Non, non ! dit-elle, je n'ai pas ri ».

L'Alliance, la circoncision qui soumet la sexualité masculine au désir de dieu, et la conception d'Isaac, sont ici une seule et même chose. Isaac est conçu en premier dans le désir de Dieu et, secondairement, dans celui de ses parents. Sa conception s'inscrit ainsi en continuité de celle d'Adam. Associée à l'Alliance, elle marque le passage du vieux monde, représenté par l'extrême vieillesse de Sarah et d'Abraham, au nouveau que va engendrer la lignée des patriarches. C'est-à-dire le passage d'un monde dans lequel Dieu était le père de l'homme, à celui où, par l'entremise d'Abraham et de ses descendants, il va devenir le dieu des pères, de la paternité et de la succession des générations. C'est ce qui explique que l'histoire adopte ici la symbolique du scénario oedipien. Abraham est le premier fils de Dieu, le premier homme, à être, en quelques sortes, « reconnu » par lui et investit à cette place. Ni Adam, ni Noé n'ont bénéficié de cette grâce. Il est donc, le premier « fils » à être verbalement reconnu par « papa », et la conception de l'enfant de l'Alliance, Isaac, ayant toutes les apparences d'un scénario oedipien, on comprend alors pourquoi, au chapitre précédent, on nous a montré Abraham qui, discutant avec les rois de Salem et de Sodome, a soudainement perçu *IHVH* comme le « Très Haut » : le « Très Haut », c'est aussi la façon dont l'enfant perçoit son père.

Passons maintenant au dieu des Tables de la Loi, aux Dix Commandements. Tout d'abord, dans la traduction œcuménique :

Et Dieu prononça toutes ces paroles : « C'est moi le SEIGNEUR, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude : Tu n'auras pas d'autres Dieux face à moi. Tu n'auras pas d'autres Dieux, ni rien qui ait la forme de ce qui se trouve au ciel là-haut, sur terre ici-bas ou dans les eaux sous la terre. Tu ne te prosterner pas devant ces dieux et tu ne les serviras pas, car c'est moi le SEIGNEUR, ton Dieu, un Dieu jaloux, poursuivant la faute des pères chez les fils sur trois et quatre générations — s'ils me haïssent — mais prouvant sa fidélité à des milliers de générations — si elles m'aiment et gardent mes commandements¹⁰.

Que dit ce texte : *Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi* (face à mes visages), *ni rien qui ait la forme de ce qui se trouve au ciel là-haut, sur terre ici-bas ou dans les eaux sous la terre*. En d'autres termes : Tu ne feras pas d'idole, tu te détourneras de toute croyance animiste ou chamanique, car je suis ton dieu, le dieu qui surveille et poursuit les fautes des pères sur trois ou quatre générations : le dieu des pères et de la paternité.

Les Tables de la Loi sont indissociables du vrai fondateur de la religion juive, Moïse, qui est aussi celui de la prêtrise. Les Dix Commandements fondent la loi que devront promouvoir les prêtres, et celle-ci se démarque de l'époque des patriarches où la religion juive était encore une religion de la nature qui ne rejetait pas les croyances animistes.

Les patriarches font preuve de dons ou de pouvoirs, semblables à ceux des chamans, des mages ou des devins. Ils ont des visions, ils décryptent les rêves et accomplissent de mystérieux rituels pour pouvoir aboutir à leurs fins. Sans ces pouvoirs, ils ne pourraient être reconnus par les

⁹ Genèse 18, 10 à 15. Tr. Oecuménique.

¹⁰ Exode 20, 1 à 6. Tr. Oecuménique.

autres religieux de la région, et en tout premier lieu, par le Pharaon, le représentant divin le plus puissant de l'époque. Ce sont des prêtres magiciens, des chamans, au sens générique du terme, mais des chamans qui ne se réfèrent qu'à un seul esprit, un seul dieu, *IHVH*, le dieu des pères et de la paternité.

Prenons, par exemple, le fondateur d'Israël, Jacob. Son parcours initiatique est de trois fois sept ans. Amoureux de sa cousine Rachel, il veut l'épouser. Son oncle, Laban, le père de Rachel, lui en promet la main s'il travaille sept ans pour lui. Or, les sept années écoulées, ce n'est pas Rachel, mais sa soeur, Léa, que Laban lui donne en mariage. Pour pouvoir épouser Rachel, Jacob doit travailler sept ans de plus. Mais ayant, ainsi, épousé Rachel après quatorze ans de tendres gémissements, il ne peut toujours pas aller vivre sa vie avec ses femmes. Il ne possède rien en propre. Pour pouvoir acquérir son propre troupeau, il va devoir encore travailler sept ans. Laban lui propose de garder pour lui toutes les bêtes rayées et mouchetées en salaire de son travail. L'oncle qui ne veut se passer ni de lui, ni de ses filles, essaye à nouveau de le duper. Il soustrait du troupeau toutes les bêtes rayées et mouchetées. Que fait alors Jacob ? Il coupe des baguettes de coudrier dont il enlève l'écorce afin d'y faire des rayures. Il les plante devant les abreuvoirs et c'est ainsi que les bêtes donnent naissance à des petits rayés et mouchetés. Ce troupeau que Jacob s'est constitué grâce à ses baguettes de coudrier va lui permettre d'affronter l'angoisse de rencontrer son frère, Esau, avec lequel il s'est fâché, et d'assumer son valeureux destin. On retrouve ces rayures sur la robe du préféré de ses fils, Joseph, le dernier des patriarches, l'onirromancien le plus célèbre et le plus puissant de la lignée. C'est là, l'une des façons dont on nous montre que le pouvoir des patriarches se transmet de père en fils.

La mythologie des patriarches est celle d'une lignée de sages, une lignée de prophètes, de devins ou de mages, dont les pouvoirs se transmettent en s'amplifiant d'une génération à l'autre sous l'effet de l'Alliance passée avec *IHVH*. Elle illustre en quoi le dieu de la Bible est celui des transmissions paternelles, car les trois ou quatre générations dont parle le texte des Dix Commandements est une référence au modèle des transmissions père-fils que représente la lignée des patriarches. Le texte est donc ici d'une précision clinique assez étonnante, en tout cas pour moi, puisqu'il m'a fallu une bonne dizaine d'années de travail dans un hôpital psychiatre pour enfants pour arriver à comprendre cela.

La psychose de l'enfant est le produit de transmissions défectueuses remontant généralement à trois ou à quatre générations. Pour comprendre d'où proviennent les troubles de l'enfant, il suffit en effet, dans de nombreux cas, de considérer son héritage ancestral sur trois générations, mais dans d'autres plus rares, comme les autismes précoces, l'on n'y comprend rien tant que l'on n'a pas exploré la généalogie sur quatre générations. C'est ce que j'explique dans *L'Ange et le Fantôme*¹¹ à travers l'histoire de cet autiste de dix-neuf ans, Jean-Michel, qui non seulement s'était emmuré dans un silence absolu, mais n'avait jamais pu de sa vie regarder sa mère dans les yeux. Le texte des Dix Commandements situe donc exactement ce qu'il faut prendre en compte dans la généalogie des enfants psychotiques pour pouvoir comprendre la nature des transmissions inconscientes expliquant qu'ils se construisent ainsi. Dans ce texte, « trois ou quatre générations » est une référence aux patriarches, dont les trois premiers, Abraham, Isaac et Jacob, sont enterrés dans le tombeau et le quatrième, Joseph, dans sa patrie d'adoption, l'Égypte. Alors que le mot *faute* se réfère, lui, à l'histoire de Caïn.

Comme je vous l'ai dit, le mot *faute* n'apparaît pas du tout dans l'histoire d'Adam et Eve, mais dans celle de Caïn. La *faute* ou péché n'est pas la sexualité. C'est le fratricide, car la Genèse ne traite pas que de la construction de l'individu. Elle traite aussi de la construction d'un peuple. C'est pourquoi « la faute impardonnable » est le fratricide : c'est la *faute* qui met en échec ces deux

¹¹*L'Ange et le Fantôme*, (Minuit) p 52 et suivantes.

registres. Au niveau de l'individu, tuer son frère signe la folie. Dans le registre social, c'est l'acte qui interdit tout processus de civilisation. Le texte présente donc Caïn comme un intégriste qui tue son frère par incapacité de savoir lui parler. Il présente cette *faute* comme un « défaut de parole », un manque à parler, mais il montre de surcroît que ce défaut de parole resurgit de façon pathogène à la septième génération des descendants de Caïn. C'est en ce sens qu'il faut comprendre le mot *faute*, comme un acte sans parole qui se transmet dans la succession des générations. La *faute des pères* est leur manque à parler, et cette impuissance à savoir parler étant transmissible sur trois ou quatre générations, ce que la Bible appelle la *faute des pères* est grandement apparentée à ce que la psychanalyse contemporaine appelle un *fantôme*.

L'une des difficultés à saisir le sens de ce cinquième verset vient du fait que les traductions chrétiennes le traduisent en laissant entendre que Dieu serait « jaloux » de ceux dont il poursuit les fautes. C'est ce que fait entre autres la traduction œcuménique :

... car c'est moi le SEIGNEUR, ton Dieu, un Dieu jaloux, poursuivant la faute des pères chez les fils sur trois et quatre générations — s'ils me haïssent — mais prouvant sa fidélité à des milliers de générations — si elles m'aiment et gardent mes commandements.

La Bible de Jérusalem est, en ce sens, pire. Elle accentue l'image d'un « Dieu père fouettard » qui punit les enfants des fautes commises par leur père :

... car moi Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux qui punit la faute des pères sur les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants pour ceux qui me haïssent...

Celle de Gilbert Werndorfer à l'avantage d'adopter un point de vue différent. Elle laisse entendre que Dieu est la mémoire des injustices commises par les pères sur les enfants. Elle traduit « faute » par « iniquité », ce qui ne restitue pas mieux le sens profond de ce terme qui n'est pas « injustice » mais « manque à parler » :

... car je suis l'Éternel ton Dieu, Dieu jaloux, se rappelant l'iniquité des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et quatrième génération pour mes ennemis...

Une autre traduction de ce verset est celle que nous en a donné oralement Marc-Alain Ouaknin dans son séminaire, en disant qu'il fallait entendre dans ce « jaloux » : « Je suis un Dieu jaloux de mes prérogatives. Je ne laisserai nul autre occuper ma place auprès de mes fidèles, sur le mode où l'homme le fait avec sa femme ». Ce verset est donc porteur d'une métaphore érotique qui est éliminée des traductions religieuses et en dénature le sens.

La traduction d'André Chouraqui est donc, là encore, de loin, la meilleure. C'est la seule qui semble avoir saisi le sens de la métaphore érotique qui, d'après Ouaknin, caractérise dans ce verset la relation de Dieu et de ses fidèles :

Oui, moi-même, IHVH, ton Elohim, El ardent, je sanctionne le tort des pères sur les fils, jusqu'au troisième et au quatrième cycle pour mes haineux. Mais je fais chérissenment jusqu'au millième à mes amants, aux gardiens de mes ordres.

Dieu n'est pas envieux de qui que ce soit : Il n'est pas « jaloux ». Il est « ardent », et il l'est avec ses « amants », ceux qui sont les « gardiens de ses ordres », dont Abraham est tout à la fois le modèle et l'ancêtre. La traduction d'André Chouraqui est la seule qui restitue la façon dont le texte présente le rapport de Dieu à ces sujets, comme une relation érotique, et il n'y a pas besoin de connaître l'hébreu pour saisir en quoi sa traduction est la bonne, car cette métaphore n'apparaît pas ici de façon fortuite. Elle est au contraire l'une des clefs de ce texte, car elle renvoie au premier des « amants » de Dieu, à Abraham, mais surtout à ce qui fonde sa relation à lui : l'Alliance qui, institutionnalisée dans la circoncision, assujettit la sexualité masculine au désir ou aux « ordres » de Dieu.

Que Dieu parle des « gardiens de ses ordres » comme de ses « amants », est une allusion poétique à la circoncision qui différencie les hébreux des autres peuples de la région, en inscrivant, dans leur chair, l'Alliance qui en a fait les « amants » de Dieu. Cette traduction est de plus la seule

qui ne donne pas de Dieu une image quelque peu paranoïaque, en laissant entendre que sa principale préoccupation serait de poursuivre « ceux qui le haïssent ». Sous cet angle, la traduction chrétienne est même, en fait, assez délirante. Présenter Dieu comme un « punisseur jaloux » est d'autant plus stupéfiant que rien, dans le texte, ne justifie ce point de vue. C'est projeter sur lui les caractéristiques d'un père paranoïaque qui dénature complètement le visage sous lequel il se présente. Dans la traduction de Chouraqui, Dieu ne parle pas de « ceux qui le haïssent », mais de ses « haineux », ce qui s'entend comme « ceux de mes fils qui sont dans la haine » et qui est, à mon sens, une allusion à Caïn et à tous ceux qui, comme lui, sont tombés dans la haine sans pouvoir s'en sortir.

Benny Cassuto : Concernant l'imprononçable, qui est en hébreu la fibre même du texte, *Adonai*, ce n'est qu'un nom qu'on prononce pour remplacer, pour ne pas prononcer *YHVH*, le tétragramme. *Adonai* est donc un nom qui sert à prononcer ce qui n'est pas prononçable. C'est comme un détour qui permet de ne pas éviter qu'il y a quelque chose qui n'est pas prononçable. Quand tu dis, Didier, que « c'est comme ça », moi je ne l'entends pas comme une démonstration de ce que la Bible veut dire, mais comme une désinterprétation multiple qui est autorisée, puisque c'est un texte à interpréter. C'est le propre de toute mythologie de ne pas se réduire simplement à un CQFD ce qu'il fallait démontrer. Pour moi, là où il y a une réduction, c'est celle qui consiste à réduire le texte, ou Dieu lui-même, à un Dieu des pères. C'est vrai qu'il passe par là, qu'il ressemble à ce que l'existence d'un père établit, mais il n'y a pas de continuité dans la forme. Ce n'est pas du ventre du père que sort l'enfant mais du ventre de la mère, et donc, il pose une parole pour rétablir qu'il y a un père, sinon ça fait effectivement des enfants psychotiques. Moi j'entends « haineux » comme ne respectant pas la place d'un imprononçable. C'est un Dieu extrêmement susceptible au sens où l'on ne peut pas élaborer une représentation à l'encontre de ce qui ne peut, en aucun cas, être une chose, ou un représentable : C'est un irréprésentable. À partir du moment où l'on se convainc que l'irréprésentable peut avoir une représentation, ça veut dire qu'il y a effectivement une entrée dans la pathologie, dans le symptôme, parce qu'à partir de ce moment là, il n'y a plus de discontinuité dans l'être. Il y a une continuité par la certitude en observant qu'une partie de la pensée est insuffisante, alors que justement dans ce texte là, le fait qu'il y ait un irréprésentable, un imprononçable, est quelque chose d'extrêmement susceptible. Ça n'est pas juste un trou vide de sens, ou vide d'âme, et c'est ça qui m'intéresse dans ce texte. Mais il est vrai que la paternité rentre dans cette ambiance là, qui est qu'il y a une discontinuité de corps entre le père et son enfant, ce qui établit forcément un espace de langage, un espace d'histoire.

Jean-Paul Trapp : Je vais répondre à cette provocation. Quand tu finis en disant que l'imprononçable a à avoir avec le père parce que quelque part il y a la différence oedipienne... Évidemment la Bible est un espace qui nous permet de faire des commentaires divers, mais la question du père est la question essentielle de ce texte et de sa force, et cette force est quelque part un avertissement terrible. Dieu, sans la position de père, n'est strictement rien. C'est dans la paternité que Dieu est tout. Et cette lecture, qui est une lecture parmi d'autre, est quelque part la seule lecture qui puisse faire de la Bible une autorité démocratisable. On peut être dans un espace d'échange entre différents sourciers et interprétateurs, mais il y a l'avertissement donné par ce texte qu'il y a là, la vie psychique et donc, la vie tout court, les deux étant totalement reliées par le père.

Benny Cassuto : Ce n'est pas le père que je conteste. Ce que je conteste, c'est de réduire le texte à cette seule notion là. Non pas que je réduise la notion du père, bien sûr, mais le père n'est pas l'origine des choses. Il est comme dans la descendance d'un imprononçable, un peu comme tout le monde, puisqu'il y a l'énergie paternelle dans tout le monde. S'il y a pulsion d'appartenance, je

dirais que celle-ci s'ancre dans une liberté absolue qui consiste à s'originer dans un irréprésentable, parce qu'à partir du moment où l'on s'origine dans un représentable, on peut déduire logiquement toute son histoire, il n'y a plus de secrets, il n'y a plus de mystères. La pulsion d'appartenance pour moi, la liberté suprême, elle est de pouvoir s'originer dans une mythologie qui n'est pas réductible à un fait historique.

Didier Dumas : Je crois que l'on peut résoudre ce qui semble vous opposer, en disant que l'irréprésentable dans la Bible n'est pas Dieu, mais l'esprit lui-même, ou que Dieu est la métaphore de ce qui, de l'esprit, ne peut pas se représenter.

Il me semble qu'à ce niveau, la première clef du texte est l'incarnation d'Adam. Puisque l'Adam de la première création n'existe que dans l'esprit et a un accès direct à son mental, alors qu'une fois incarné, c'est fini, il ne peut plus avoir un accès direct à l'inconscient qui détermine son mental, pas plus qu'il ne peut voir l'intérieur de son père. Qu'il s'agisse de son esprit ou de celui des autres, il ne peut en voir que la surface : ce que celui-ci exprime. C'est alors son père en lui, Dieu, qui devient irréprésentable ou inconscient.

Sur la question du père, je n'ai pas parlé de Dieu tel qu'on peut le percevoir dans l'ensemble de la Bible. Je m'en suis tenu à la façon dont il est présenté dans la Genèse qui est, en quelques sortes, le premier chapitre du Livre et qui, comme tout premier chapitre, en pose la thèse. Je vous ai montré que toute la mythologie de la Genèse est une illustration du verset où Dieu se présente dans les Dix Commandements. Ce qui en fait une thèse sur le rôle du père dans la construction individuelle et sociale de l'individu dont on n'a même pas encore l'équivalent dans la pensée transgénérationnelle contemporaine, ou qu'en d'autres termes, la théorie freudienne n'arrive pas à la cheville de la Genèse sur la question du père.

À ce niveau, il faut quand même resituer le texte dans le contexte historique où il a été écrit. Car, quand on le fait, on est stupéfait de voir comment les religieux ont interprété ce texte en le dénaturant. Par exemple sur le déluge, dans la traduction œcuménique, il y a une note de bas de page qui justifie leur traduction, comme s'ils se rendaient compte qu'elle est assez discutable. Il s'agit d'un verset du début du prologue où, après s'être mis en colère contre la Terre et ce qu'elle a produit, les descendants de Caïn qui ont dénaturé l'esprit transmis à Adam, Dieu calmé par la vision de Noé et de sa sagesse, regarde les choses en face et dit dans la traduction œcuménique : « *La terre s'était corrompue devant Dieu et s'était remplie de violence. Dieu regarda la terre et la vit corrompue, car toute chair avait perverti sa conduite sur la terre* ».

Les religieux ramène tout à ce dont ils ignorent complètement, la sexualité, alors que le sens de ce verset semble au contraire d'une grande force philosophique dans la traduction de Chouraqui : « *Mais la terre se détruit en face de l'Elohîm, la terre se remplit de violence. Elohîm voit la terre et voici, elle est détruite. Oui, toute chair avait détruit sa route sur terre* ».

La traduction de Chouraqui laisse entendre que c'est la Terre détruit sa propre route. Ce qui évoque l'entropie, le fait que, dans l'ordre de la matière, tout va obligatoirement vers le désordre absolu, et qu'en conséquence, il nous faut manger et respirer en permanence pour renouveler la matière du corps. Si donc « la terre détruit sa route », c'est parce que, sur Terre, aucun organisme vivant ne peut avancer sur sa route sans détruire de la matière vivante, sans dévorer d'autres organismes vivants. À mon sens, c'est ce qui fait que les humains peuvent mentalement se dévorer les uns les autres. Je trouve donc stupéfiant que tous les pontes des religions chrétiennes puissent ainsi réduire la parole de Dieu à une histoire de cul, alors qu'ici, tout prète à penser que Dieu constate la difficulté propre à l'incarnation. De plus, dans la note de bas de page où ils justifient leur point de vue, ils le font en disant que « Dieu applique la loi du talion ». Je ne suis pas théologien, mais ça me paraît assez bizarre comme justification, puisque c'est, il me semble,

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

oublier que Dieu a écrit les Dix Commandements pour justement détrôner la loi du Talion qui, dans le texte, est celle de Caïn et de ses descendants.

J'ai surtout essayé de vous montrer que toute la psychanalyse transgénérationnelle était déjà esquissée dans ce texte, que ce n'est donc pas pour rien qu'elle est née dans notre société et non dans une autre. Mais pour répondre à Benny, il n'y a bien sûr pour moi aucune explication univoque du Livre. La mienne ne remet pas en cause celles qui la précèdent. Elle s'y ajoute car ce qui est propre aux textes sacrés est de pouvoir être indéfiniment relu et réinterprété générations après générations.

Pierre Bacelon : Celui qui a promu le père, n'est pas d'abord Jésus ? Tu le différencies du Christ alors que c'est bien lui qui se faisait appeler « le roi des juifs ».

Didier Dumas : Quand Jésus parle de lui comme le roi des juifs, il reprend une appellation qui peut justement s'appliquer à tous les prophètes de l'Ancien Testament. Il est dans la tradition juive. C'est comme quand il s'appelle « fils du père ». Il se réfère alors à Adam. Les Évangiles le présentent d'ailleurs comme l'ancêtre d'Adam dont il descend par son père qui, dans ce cas, n'est pas Dieu, mais Joseph. Non, la théorie biblique du père n'apparaît pas avec Jésus. Jésus l'a remis en selle, mais lorsqu'il parle du père c'est au texte hébreu qu'il se réfère.

Tatiana Fonseca : Quand Dieu les crée tous deux ensemble n'est-ce pas une image d'androgynie ?

Didier Damas : Plutôt de bisexualité. C'est dans l'esprit que nous sommes bisexués, pas dans le corps. Si dans la première Création, Adam et Eve sont créés dans leur âme ou leurs structures mentale, ils sont forcément bisexués. C'est à la seconde qu'ils deviennent monosexués. Mais lorsque Dieu extrait Eve du corps d'Adam, on peut penser qu'Eve représente alors la féminité d'Adam que son incarnation dans la matière ne lui permet pas de développer. C'est un peu ce que laisse entendre Adam lorsqu'il reconnaît Eve comme « l'os de ses os et chair de ses chairs ».

Jean-Paul Trapp : En fin de compte, on a autour de soi, soit le couple d'Adam et Eve qui forme une seule entité, soit cet androgynie dont Dieu extrait Eve pour en faire des individus séparés. Je crois qu'on pourrait aussi voir qu'en psychogénéalogie, je ne suis pas sûr qu'il faille vraiment s'intéresser à la différence des sexes. Il me semble que la différence des générations suffit à créer la différence des sexes. Il y a le père, il y a l'enfant du père qui est aussi bien l'homme que la femme. C'est autre chose que l'androgynie parce qu'ils ont de l'un et l'autre sexe. Là où ils ont le même sexe, c'est dans la différence de génération, et là, on rentre dans une logique qui n'est pas tout à fait celle de la différence des sexes.